

Introduction : Autour de l'histoire culturelle

Christophe Prochasson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/305>

DOI : [10.4000/ccrh.305](https://doi.org/10.4000/ccrh.305)

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2003

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Christophe Prochasson, « Introduction : Autour de l'histoire culturelle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 31 | 2003, mis en ligne le 15 septembre 2008, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/305> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.305>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction : Autour de l'histoire culturelle

Christophe Prochasson

- 1 Dans les dernières années, il en est un peu allé de l'histoire culturelle comme de l'histoire politique. Nombreux furent ceux qui proclamèrent, moins son retour, il est vrai, que son avènement¹. La mise en relation de ces deux coups d'éclat historiographiques récents et successifs n'est d'ailleurs pas tout à fait sans fondement. Pour l'histoire dite contemporaine, plus visible que celle des autres périodes, le mouvement ascendant de l'histoire culturelle a surtout concerné des historiens issus de l'histoire politique. Ils y ont importé certaines habitudes professionnelles : l'histoire des institutions, celle des acteurs et le goût pour les classifications en groupes, courants ou écoles, comme un lointain écho des familles politiques. Il faut aussi noter à ce titre le caractère fortement politisé de cette histoire culturelle aujourd'hui dominante sensible dans deux domaines fort bien illustrés : l'histoire des cultures politiques et l'histoire des politiques culturelles.
- 2 Face à ce constat généralement admis, bien des remarques peuvent être faites qui contribueront, on l'espère, à éclairer le recueil d'études qui suit. La première tient à l'ancienneté et au brio de l'histoire culturelle française, même si celle-ci ne se présentait pas toujours sous cette dénomination, au reste bien indécise. Ce que l'on considère comme l'âge d'or de l'école historique française – si tant est que ce groupement fasse sens – relève pleinement de l'histoire culturelle. Face aux catégories rigides de l'histoire économique et sociale labrousienne, qu'ont pratiquée, dans les années 1960 et 1970, les Agulhon, Corbin, Perrot, Reberieux et tant d'autres ? De l'histoire culturelle ! Sans doute mobilisèrent-ils une toute autre culture historiographique que les historiens actuels de la culture qui, après avoir proclamé haut et fort le « retour de l'histoire politique », ont basculé, corps et biens, du côté de l'histoire culturelle.
- 3 Les plus anciens, à l'instar des courants dominants de l'histoire culturelle américaine, concevaient l'histoire culturelle comme un mode d'approche renouvelé du social. Leur historiographie était accrochée à l'histoire sociale. Ce qui explique l'épaisseur de leur questionnement. L'histoire culturelle des années 1970 relevait ainsi tout autant de

l'agenda historiographique que de la conquête de nouveaux territoires. On comprendra donc le tour très nettement ethnographique pris par leurs travaux : il s'agissait d'abord d'analyser des comportements, de comprendre des logiques sociales non réduites à la seule maximisation des intérêts, d'envisager aussi l'autonomie relative de la culture, cette dernière définie comme un ensemble hétérogène de traditions, de rituels voire de mécanismes psychologiques. On n'en délaissait pas pour autant la « culture » au sens plus étroit, telle que l'entend aujourd'hui la nouvelle histoire culturelle française. On se souvient sans doute, encore aujourd'hui, des belles controverses ayant trait à l'usage de la notion de « culture populaire » et aux relations que celle-ci entretenait avec la « culture savante »...

- 4 Un autre chapitre de cette histoire vaut d'être rappelé qui concerne cette fois-ci l'histoire des périodes plus anciennes. Qu'a été en effet l'histoire des mentalités ? Qu'ont été les grands livres de Jacques Le Goff, d'Emmanuel Le Roy Ladurie, de Georges Duby, pour ne citer, injustement, que les noms qui composèrent la vitrine de l'historiographie française des années 1970 ? Quels historiens se trouvaient d'abord saisis par les pensées de Michel Foucault, de Michel de Certeau et, dans une moindre mesure, de Roland Barthes ?
- 5 Certains regrettent que cette domination de l'histoire culturelle et de l'anthropologie historique, qui ne dispose pas toujours de la dignité intellectuelle que ces pères fondateurs souhaitèrent lui conférer, se soit produite au détriment de l'histoire sociale. Le culturalisme a parfois miné, il est vrai, des approches historiques devenues paresseuses, ouvertes aux interprétations les plus hâtives, dans l'ignorance même de la virulente critique que commençait à connaître la notion de culture sous la plume de certains anthropologues. L'histoire culturelle a parfois encouragé le manque de vigilance intellectuelle et technique, s'abandonnant aux délices de la « culture », de l'étrange voire du malsain. Le spectre des sources se réduisait comme peau de chagrin, en masse et en qualité. La littérature prenait sa revanche sur les liasses poussiéreuses qui ne disent rien, rien de « culturel », semblait-on croire. Il n'est pas certain que cette dérive ait cessé de produire ses effets, notamment par le biais d'un abaissement des exigences théoriques et documentaires. L'histoire contemporaine – et, davantage encore, pour reprendre la judicieuse terminologie de Pierre Laborie, celle du « très contemporain » – parce que la plus proche de la demande sociale, la plus soumise aux effets de mode, la plus sollicitée par les médias – et, apparemment la plus aisée à écrire –, est aujourd'hui la plus menacée par ces facilités.
- 6 Il ne s'agit nullement ici de défendre l'idée qu'il ne s'est rien passé d'intéressant dans les dix dernières années autour de l'histoire culturelle ou, version plus malveillante encore et surtout bien misonéiste, que l'histoire culturelle des années 1990 n'est que la fille indigne et dépravée de la brillante historiographie des années 1970. C'est tout le contraire que ce petit recueil prétend plaider par la mise au jour de recherches et de réflexions qui tentent de fournir une ossature à une historiographie qui en manque parfois.
- 7 Comme le texte de Roger Chartier le montre ici même, l'histoire culturelle ne doit pas être ramenée à un seul mouvement de conquête sur des friches historiographiques². Tout manifeste qui tente la légitimation du champ qu'il dessine au nom de l'oubli, de l'indifférence ou de l'atermoiement de ses prédécesseurs, frôle toujours les trucages rhétoriques auxquels se reconnaissent les copies des mauvais élèves. Les terrains vierges sont innombrables, ou le deviendront dès demain. Il faut donc affirmer avec netteté que l'histoire culturelle a quelque chose de plus à dire, notamment par la mise en œuvre

d'alliances disciplinaires inédites, l'importation de nouvelles problématiques et de nouveaux outils, ou la relecture de sources.

- 8 Curieusement, les historiens français sont longtemps restés à l'écart des intenses débats américains concernant la « nouvelle histoire culturelle ». On y voyait s'affronter partisans d'une histoire culturelle adossée à l'histoire sociale et défenseurs d'une autre sans référent externe, s'affichant comme histoire sociale à part entière. On s'étonnera aussi de constater que le « tournant linguistique » soit souvent passé en France, en dépit des efforts déployés par certains passeurs, de l'état d'objet absolument non identifié, à celui d'une formule magique dont les effets épistémologiques sont à peu près nuls. Et pourtant que d'actualité scientifique pourrait-on y trouver à l'heure où tant d'historiens se penchent sur le statut et le rôle des archives ou la question du témoignage.
- 9 L'histoire culturelle correspond pourtant, ici et là, à de véritables rénovations historiographiques qu'ont souvent accompagnées de forts échanges épistémologiques. Deux exemples peuvent être pris qui illustreront au mieux la part la plus vivante de ce renouvellement. Le premier concerne l'histoire des sciences. On sait que celle-ci fut longtemps cantonnée dans le périmètre de l'épistémologie, aux mains des philosophes ou de quelques scientifiques délégués, en quelque sorte, à l'histoire de leur discipline ou des annexes de celles-ci. La sociologie des sciences fut la première à revendiquer un désenclavement qui appelait à réinstaller la science non seulement dans son temps social mais aussi dans l'univers des productions et des pratiques culturelles qui l'entouraient. Une démarche analogue a saisi l'histoire des concepts et des idées notamment autour de « l'école de Cambridge » et d'auteurs comme Quentin Skinner ou, plus récemment, Stefan Collini. L'internalisme qui frappait ces historiographies les poussait au repliement sur elles-mêmes, les condamnait à la maladie de l'autonomie et les vouait à une surdité au monde aujourd'hui dénoncées comme faisant partie des grands maux de l'histoire intellectuelle. Il revient aux historiens de la culture de s'ouvrir davantage à ces nouvelles historiographies dont la technicité est, certes, plus exigeante que celle requise par l'histoire de la culture de masse ou celle de la littérature de troisième zone auxquelles il arrive que les historiens s'arrêtent, tout à la fois pour de bonnes (il faut faire cette histoire comme toute autre) et de mauvaises (abondance et accessibilité des sources, familiarité apparente des enjeux, demande publique, etc.) raisons. L'histoire des sciences comme celle des concepts ne relèvent guère encore de l'histoire culturelle la plus convenue.
- 10 Il en va différemment d'un autre champ d'investigation. Comme pour l'histoire des sciences, l'histoire culturelle de la guerre, qui, au premier chef, concerne l'histoire de la Première Guerre mondiale mais est appelée à s'étendre à l'étude d'autres conflits, du monde contemporain au monde antique, a entraîné ses historiens à considérer différemment l'affrontement guerrier. L'un des acquis les plus sensibles de ces types d'histoire culturelle est de contribuer à rendre toute leur densité aux phénomènes humains. Voilà en quoi sans doute l'histoire culturelle renoue on ne peut mieux avec une histoire sociale bien comprise dont l'une des missions premières fut toujours de délivrer l'histoire du seul empire des idées, de l'unique action des puissants voire de l'optique diffuse d'un providentialisme vague. Qu'une certaine métaphysique marxiste ait ensuite fait du social une instance merveilleuse qui contribuait à abstraire les individus est une autre affaire.
- 11 Ainsi l'histoire culturelle des sciences nous fait-elle entrer dans le laboratoire du savant, à la même enseigne que l'histoire culturelle de la guerre nous place, pour reprendre

l'expression presque déjà galvaudée de George Mosse, dans « l'œil du conflit », autrement dit au beau milieu du champ de bataille³. Désormais, le savant n'est plus cet homme aux idées pures, disposant de schémas préconstruits et inaltérables le conduisant directement et sans détour au dévoilement de la vérité, insensible à la rumeur du monde. Campant dans son laboratoire, il a en réalité les mains sales : il bricole, respire le même air que l'homme politique ou le prêtre, se trouve pris de colères et de dépit. Ainsi va aussi le soldat qui retrouve la souffrance comme le consentement, commandant, l'une et l'autre, alternativement, en même temps aussi parfois, sa relation à la guerre. Il n'est plus écrasé sous le noir des flèches qui, sur les cartes représentant, faute de mieux, le mouvement des troupes, efface son existence. Le soldat reprend vie. Par cette restauration, l'historien restitue au plus près l'expérience des guerres et donc leur histoire.

- 12 Deux domaines d'étude ont assez singulièrement échappé, ou presque, aux bénéfices de l'histoire culturelle, autrement dit celle qui, nourrie par d'autres sciences sociales, tente prioritairement d'explorer la part symbolique des activités humaines. Paradoxalement, l'histoire politique, d'une part, et celle de la culture savante d'autre part, restent terriblement sourdes aux approches décalées que suppose l'histoire culturelle ici entendue⁴. Nous supposons en effet que pour comprendre les mécanismes d'élaboration de la science, au même titre que pour saisir ce qui se joue durant les conflits armés, il convient de se dégager de l'une et des autres. Il faut donc défendre l'idée que pour comprendre la politique, il convient parfois de savoir s'en évader comme de la musique, des arts et de la littérature, lorsque l'on cherche à en comprendre la dimension historique. Les meilleurs des historiens des images et du visuel n'ont aujourd'hui de cesse d'établir des correspondances et d'analyser des dynamiques de transferts entre domaines de connaissance et d'expression différents : l'art et la politique ou le texte et l'image, pour ne prendre que les exemples les mieux cadrés. Pour quand une histoire culturelle de la culture ? Pour quand une histoire culturelle de la politique ? L'une et l'autre – c'est le pari qu'il faut prendre ici – sortiront ces deux historiographies des ornières techniques dans lesquelles histoire de l'art et histoire de la politique restent encore souvent enlisées.
- 13 Les études empiriques ont récemment largement profité de l'existence de deux axes méthodologiques autour desquels se sont réalisées dans les dernières années les plus intéressantes avancées. L'histoire des pratiques de lecture constitue le premier. En appelant à la sortie du texte pour mieux y revenir, notamment pour en saisir non seulement les conditions matérielles et intellectuelles de production mais aussi toutes les traces qui supposent des canaux de lecture, cette histoire culturelle du livre et de la lecture intègre des secteurs qui ont peut-être trop eu tendance à entretenir une autonomie excessive. Ainsi une certaine histoire de l'édition s'est-elle parfois perdue dans l'économisme au détriment de l'étude de l'éditeur comme producteur de sens et donc guide de lectures. L'inventaire des nombreux indices entourant le texte lui-même et lui assignant une signification aide à esquisser une réponse à la si irritante question de la réception des textes. Si irritante d'ailleurs que l'histoire littéraire avait bien fini par renoncer à y répondre. Il en va désormais bien différemment, comme on le verra dans l'un des textes ci-après. C'est aussi dans cette optique, soucieuse de savoir qui lit et comment, insistant sur l'historicité des pratiques de lecture et la relativité de nos valeurs intellectuelles et esthétiques, que se développe aujourd'hui toute une histoire de la critique.
- 14 L'autre axe que l'on trouvera bien représenté dans les textes qui suivent épouse la problématique très efficace des transferts culturels telle qu'elle a été mise en place, il y a

déjà plusieurs années, par Michel Espagne et Michael Werner⁵. Les travaux empiriques gouvernés par ces orientations méthodologiques ont porté leur fruit. Ils déchiffrent des mécanismes culturels subtils sur lesquels s'appuient les relations intellectuelles internationales. On est ainsi en mesure d'apprécier les usages de la référence à l'étranger dans les cultures nationales. On assiste aussi à la naissance des métamorphoses d'une nouvelle œuvre lorsque celle-ci passe d'une culture dans une autre. Nous disposons ainsi d'une approche qui sort l'histoire culturelle des frontières nationales entre lesquelles elle se trouve encore bien souvent prisonnière. L'histoire des transferts culturels se présente enfin comme une alternative séduisante à un comparatisme expérimental face auquel on peut parfois rester sceptique.

- 15 À la notable exception que constitue le texte de Roger Chartier, les articles qui sont ici rassemblés émanent d'historiens du « long XX^e siècle ». Ils affichent tous des choix historiographiques forts où s'articulent pour partie des problématiques et un esprit de recherche qui viennent d'être brièvement présentés. Ils veulent ainsi montrer qu'une histoire culturelle du contemporain ne s'arrête pas aux éléments délaissés par des disciplines plus nobles et mieux armées théoriquement. Elle peut être autre chose que la fille bâtarde née des noces de la « culture générale » à la française avec l'histoire politique. Nous espérons ici, collectivement, en apporter la preuve.

NOTES

1. Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997.
2. On se reportera aussi à Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'Histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998.
3. Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.
4. Il faudra faire naturellement une exception pour Pierre Rosanvallon, *Pour une histoire conceptuelle du politique*, Paris, Seuil, 2003. Je me permets de renvoyer à mon article « La politique comme culture », *Le Mouvement social*, n° 200, juillet-septembre 2002.
5. Michel Espagne et Michel Werner (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècle)*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1988.

AUTEUR

CHRISTOPHE PROCHASSON

EHESS, Centre de Recherches Historiques